

La réalité des alliances éducatives

YANNICK JAUZION
CAROLINE LE GAC
MARIE-ALETH GRARD
FRANCK LENFANT
DOMINIQUE REUTER
BABETH TERQUEUX
MARYLINE RENARD
RÉGIS FÉLIX
RÉMY GUILLEUX
TIMOTHÉE DE FOMBELLE
CHRISTIAN POYAU
NICOLAS TRUELLE

VÉRONIQUE DUVEAU¹ : Depuis ce matin, nous avons beaucoup entendu parler de tous les liens qui sont faits autour d'une personne pour l'éduquer et je vous propose un temps avec de nombreuses autres personnes sur la scène pour réfléchir ensemble à la réalité des alliances éducatives. Aujourd'hui, ce terme des alliances éducatives est pour nous, pédagogues, fréquemment lié à celui du décrochage scolaire, car pour réduire ce décrochage scolaire, seule une approche systémique fonctionne. Jean-Pierre Delahaye, directeur de l'enseignement scolaire, qui a remis un rapport en mai

¹ Véronique Duveau, formateur de formateur à l'Université Paris Dauphine, présidait la séance avec Hugues d'Hautefeuille.

2016 dit : « La politique de prévention doit s'appuyer sur la mise en œuvre plus systématique d'alliances éducatives au sein de l'école, de la classe, en faisant collaborer des équipes éducatives et pédagogiques. Elle doit également accorder une place plus importante aux parents, en les impliquant davantage dans le projet pédagogique et éducatif de l'élève. »

Le thème de l'éducation ensemble, c'est l'éducation tout au long de la vie. Comment créons-nous des alliances éducatives qui sont une création et qui permettent à l'autre de se développer et de se construire. Les alliances éducatives supposent des buts partagés, ainsi que des priorités et des formes d'action définies en commun, mais est-ce toujours le cas ? Nous avons toutes les alliances créées par les institutions qui ont des stratégies d'alliance éducative autour du bénéficiaire, selon elles. Mais n'est-ce pas quelquefois le bénéficiaire lui-même qui est l'agrégateur ou le catalyseur pour son projet ? Ce qui peut être interrogé, c'est la co-responsabilité des acteurs. S'allier vaut mieux évidemment que s'ignorer, juger, stigmatiser ou bloquer. Oui, mais comment s'allier ? Comment chacun est-il acteur de la société éducative ? Il y a des alliances construites autour d'un pacte, c'est-à-dire une union contractée par un engagement mutuel, d'autres qui sont des combinaisons d'entités différentes autour d'une personne, d'autres enfin qui sont plus juridiques que réellement actives, enfin des alliances « insues », invisibles, catalysées par chacun. Nous allons rechercher ensemble la réalité et la fécondité de ces alliances éducatives.

Les alliances peuvent se situer à différents niveaux :

- au niveau micro : école, parents, élèves, et même les écrans comme l'a dit Jean-Louis Bianco ;
- au niveau méso : éducateurs, personnels de santé, psychologues, structures « relais », etc. ;
- au niveau macro : régions, politiques, syndicats, entreprises, etc.

Ainsi, on peut avoir des alliances qui s'opèrent, par exemple, à l'intérieur même de la vie de l'établissement ou du projet éducatif, et d'autres qui ont recours à des partenaires extérieurs, par exemple, des structures-relais ou des associations : certaines sont à l'initiative des uns – parents, éducateurs, régions – ou des autres – enfants, associations, etc. Mais les enseignants sont peu préparés et souvent assez rétifs à cette évolution, semble-t-il nécessaire aujourd'hui, qui consiste à collaborer avec les multiples acteurs de l'éducation extérieurs à l'école.

Chaque alliance éducative est plus ou moins fructueuse, plus ou moins concrète, plus ou moins vivante, et ce sont ces qualificatifs et la boîte à outils qui va avec que nous voudrions élaborer avec les quatre binômes qui vont nous parler des alliances éducatives qu'ils vivent, qu'ils entretiennent, qu'ils développent et par lesquelles ils sont interrogés, pour quelles raisons et pour quels résultats. Les notions d'accompagnement, de confiance et respect et de sentiment d'appartenance aussi bien que le sens donné à ce qui s'accomplit par les alliances sont au cœur de notre réflexion.

Si Albert Jacquard a dit « Éduquer, c'est l'art de la rencontre », nous essaierons dans un temps de synthèse de faire ressortir la richesse créative ou la fécondité de ces alliances de formes variées pour que l'expression « Éduquer ensemble » ait une réalité. Comment forme-t-on une communauté animée par une responsabilité collective d'éducation ? Nos quatre tables rondes vont nous aider à y réfléchir.

Nous avons demandé à chacun de s'exprimer pendant une dizaine de minutes sur les trois questions suivantes :

- ♦ Quelles sont les alliances éducatives principales dont vous êtes acteur professionnellement et personnellement ?
- ♦ Après avoir choisi une ou deux expérience(s) d'alliance éducative, merci de nous la décrire : comment s'est-elle initiée ? À l'initiative de qui ? Dans quel espace-temps ? Pour quels objectifs ? Avec quelles interactions entre les alliés ? Comment se vit-elle dans la durée ?
- ♦ Comment vous sentez-vous à la fois éducateur et éduqué dans ces alliances éducatives ? Ou, dit autrement, qui y gagne et quoi dans ces alliances ?

HUGUES D'HAUTEFEUILLE¹ : Yannick Jauzion, vous êtes un rugbyman considéré comme l'un des meilleurs « centres » du monde. Pour vous, en quoi le sport éduque ?

YANNICK JAUZION² : Le sport génère des valeurs. Tout d'abord la notion d'humilité, surtout dans le sport de haut niveau, car on est souvent remis à notre place. Au Stade toulousain, on a souvent gagné et on a parfois perdu pensant qu'on était les meilleurs. On a longtemps été numéro 1, mais ce n'est pas parce qu'on est numéro 1 un jour qu'on l'est toujours. C'est probablement plus difficile dans les sports individuels que dans les sports collectifs parce qu'on n'a pas la solidarité des autres joueurs. On est plus à l'aise dans un collectif.

On découvre aussi le fait d'aller au-delà de nos limites, la notion de dépassement de soi est révélatrice de nous-même. Et ce qui va de pair avec l'entraide et la rigueur d'équipe, la notion de stratégie à respecter. Le rugby est un sport pour tout le monde, où chacun peut trouver sa place. Il y a des positions appropriées, des rôles bien précis. Mais avec une logique d'équipe. Une autre notion importante, notamment pour les buteurs, est la faculté à se concentrer, la capacité à faire le vide. J'associe l'esprit de compétition et le compromis avec le fair-play et l'amour du jeu. Il faut trouver une bonne agressivité, ne dépassant pas les limites, ce qui n'est pas toujours évident. On rencontre régulièrement des joueurs qui font preuve de ce compromis entre volonté et fair-play. Les joueurs de l'hémisphère sud, australiens et néo-zélandais, sont dans cet état d'esprit fabuleux. On livre un combat dur sur le terrain, mais après

¹ Hugues d'Hautefeuille, délégué général des Semaines sociales de France, présidait la séance avec Véronique Duveau.

² Yannick Jauzion est ex-rugbyman du XV de France.

le match, ils sont à l'écoute, prêts à échanger, félicitent quand ils trouvent meilleurs qu'eux. Je ne connaissais pas cela dans le championnat français et cela a été une découverte quand j'ai joué au niveau international.

Le sport nous initie à la conscience corporelle, en acquérant des sensations de plus en plus fines, en termes d'appui, de justesse dans nos gestes. On se rend compte petit à petit que la position que l'on prend dans l'action, au contact, n'est que le reflet de ce que l'on est, mais que ce n'est pas immuable, qu'on peut évoluer. Quand on évolue, on découvre de nouvelles sensations, de nouvelles façons de penser, d'être avec les autres. Quand on a les épaules plus ouvertes, on est plus à l'écoute des autres.

Je m'en suis aperçu à la fin de ma carrière. Je regrette que les éducateurs ne mettent pas cet aspect plus en avant. Il existe des méthodes qui sont faites pour prendre conscience de son corps. La conscience corporelle amène une confiance en soi et une affirmation de soi plus importantes, primordiales dans la performance du collectif, mais aussi du joueur.

HUGUES D'HAUTEFEUILLE : On a l'impression que le sport est une bonne école. Quelle expérience avez-vous des alliances éducatives ?

YANNICK JAUZION : Je suis parrain d'un Centre éducatif multisport situé à Graulhet dans le Tarn, entre Castres et Albi. À l'origine, c'est le centre de rugby de Graulhet qui voulait créer un centre de formation destiné au rugby. Cela a évolué et devenu un centre éducatif multisport (rugby, athlétisme, basket, natation et gymnastique) en collaboration avec le collège. Les objectifs étaient d'améliorer les performances au collège, mais aussi les performances sportives, et d'essayer de retenir les jeunes qui quittent Graulhet car il n'y a pas de lycée. Cela a permis de mutualiser des moyens et de faire en sorte que les collégiens trouvent un équilibre grâce au Centre. De plus ils disposent d'un suivi scolaire et médical.

On a un échantillon représentatif des 30 stagiaires, et on a des retours positifs depuis 4-5 ans. Certains stagiaires étaient en difficulté scolaire, mais ils ont souhaité rester au collège et se sont plus impliqués, faisant parfois monter leur moyenne. Beaucoup s'identifient au fait que je sois parrain, ils voient qu'en ayant grandi à Graulhet, on peut réussir. Un jeune a dit qu'il avait trouvé au Centre un endroit où acquérir une hygiène de vie, une culture sportive et que cela lui avait apporté beaucoup en termes de maturité et d'autonomie. J'avais demandé d'associer un psychomotricien et de leur apprendre à être autonome pour la gestion des blessures, des émotions. Je suis fier d'être le parrain de tout cela car cela fonctionne très bien pour l'instant.

HUGUES D'HAUTEFEUILLE : Caroline Le Gac, vous avez été directrice d'une école primaire spécialisée dans l'accueil d'enfants précoces. Vous êtes maintenant déléguée nationale aux Scouts et Guides de France.

CAROLINE LE GAC¹ : La pédagogie que l'on propose chez les Scouts et Guides de France permet aux enfants de prendre des responsabilités dès le plus jeune âge et d'être acteurs de leur éducation. Le scoutisme m'a beaucoup apporté quand j'ai commencé en tant qu'enseignante dans cette école spécialisée, cela m'a permis de partir de là où l'enfant se trouve. Comment on aide l'enfant à grandir là où il a envie d'aller.

HUGUES D'HAUTEFEUILLE : Scout et famille, cela ressemble à une alliance gagnant-gagnant. Est-ce toujours le cas ?

CAROLINE LE GAC : Cette alliance est nécessaire puisqu'ils nous confient leur enfant et qu'on leur propose des activités différentes de leur quotidien. Je vais reprendre un extrait du projet éducatif des Scouts et Guides de France écrit en 2004 : « Dans une société où se révèle une urgence éducative, la question de l'éducation ne peut plus aujourd'hui se poser dans un seul lieu. Pour donner du sens, l'éducation doit se faire ensemble : famille, école et partenaires associatifs. » En se définissant comme un partenaire éducatif, le scoutisme associe les familles à son action ; on n'est pas dans une relation de service éducatif, on ne se substitue pas à l'éducation des parents, c'est une recherche permanente d'enrichissement de l'éducation dans laquelle les parents s'inscrivent. À la fois complémentarité stricte (les familles viennent chercher ce qu'elles ne peuvent pas forcément leur proposer : vie en groupe entre pairs, activités en autonomie, grands projets) et continuité éducative, notamment dans le partage des valeurs et des repères éducatifs de la famille.

Cette relation éducative se concrétise dans la relation avec les responsables bénévoles qui s'occupent des enfants. Cette relation positive se fonde sur une confiance réciproque, élément majeur de ce partenariat. Cette relation se fait soit par le biais d'un dialogue informel avant ou après les activités, soit dans l'implication des parents à des activités. Nous considérons que les activités que nous proposons transforment le jeune. Il est important que les parents en aient conscience et sachent ce qui s'est passé dans les activités.

Nous menons depuis longtemps une réflexion sur la participation des parents dans la vie de l'association notamment par le biais de la communication, dans les statuts de l'association, tout en laissant une part d'autonomie importante aux responsables bénévoles dans les activités qu'ils souhaitent faire vivre aux enfants et aux jeunes. Nous avons encore une marge de progression, mais l'envie est présente de faire en sorte que la voix des parents pèse dans les choix éducatifs de notre mouvement en les incitant à s'investir dans les lieux de décisions locaux et nationaux.

Pour les Scouts et Guides de France, il y a trois enjeux à cette consolidation du partenariat éducatif avec les parents :

¹ Caroline Le Gac est déléguée nationale Éducation, Pédagogie, Activités aux Scouts et Guides de France.

- la qualité du scoutisme vécu par leurs enfants (si on permet la continuité de ce qui est vécu dans le scoutisme et à la maison, on aide l'enfant à prendre son autonomie et à respecter ses engagements, tout en maintenant une continuité entre les deux) ;
- le renforcement du lien de confiance réciproque (les parents font confiance aux responsables, ce qui permet une mobilisation plus grande des responsables bénévoles) ;
- l'ouverture à de nouveaux publics, d'horizons différents.

HUGUES D'HAUTEFEUILLE : Avez-vous des questions à vous poser mutuellement ?

CAROLINE LE GAC : Yannick disait qu'il y avait des compétences très différentes au sein d'une équipe, que chacun pouvait apporter quelque chose. Nous ne voulons pas d'une société qui formate des jeunes tous identiques, mais voir comment chacun peut apporter sa pierre à l'édifice.

YANNICK JAUZION : Le sport permet aussi de niveler les différences sociales. C'est flagrant. Et parfois même les rôles sont inversés à partir du moment où on met un short, des chaussettes, un T-shirt. Caroline, vous apprenez aux jeunes scouts à être créateurs et acteurs de leur vie. J'ai parfois l'impression que le sport de haut niveau dérive un peu par rapport à cela. Les joueurs ne donnent pas de sens à ce qu'ils font, tout est prévu, calibré, ils ne font que suivre des ordres alors que pour être bon sur le terrain, il faut être créatif, avoir ce côté instinctif que l'on a parfois tendance à perdre.

VÉRONIQUE DUVEAU : Marie-Aleth Grard est membre du Conseil supérieur des programmes, siège au CESE à la section de l'éducation de la culture et de la communication où elle représente ATD Quart Monde. Elle a porté un Avis du CESE, sur « Une école de la réussite pour tous ». Pour écrire cet Avis, elle a travaillé de façon originale, avec beaucoup d'alliances et de nombreuses personnes, dont six l'accompagnent sur cette scène. Ils vont nous expliquer comment ils ont travaillé en alliance pour produire cet Avis adopté en mai 2015 par le CESE et comment cet Avis porte le fait et la nécessité des alliances éducatives.

MARIE-ALETH GRARD¹ : ATD Quart Monde signifie Agir Tous pour la Dignité Quart Monde. Notre fondateur Joseph Wresinski, lui-même issu de la misère, né dans un camp de rétention à Angers en 1917, a rejoint des familles rejetées de tous à Noisy-le-Grand en 1956. Son intuition, qui peut permettre d'éradiquer la misère, passe par un changement de société. Elle est de dire que les pensées et les savoirs des personnes qui vivent dans la grande pauvreté manquent à notre société ; si nous ne construi-

¹ Marie-Aleth Grard est vice-présidente d'ATD Quart Monde.

sons pas l'avenir de notre société avec les personnes très pauvres, nous n'arriverons jamais à vivre à égale dignité les uns des autres.

Nous venons avec une bonne nouvelle pour notre école qui concerne chacun de nous. L'École de la Réussite de Tous existe, elle est déjà en marche, nous pouvons en témoigner. Mais pour que cette école de la réussite de tous soit effective partout sur le territoire, nous avons besoin de vous, de chacun de vous ! Pour une école de la réussite de tous, chacun de nous, chacun de vous est concerné, et peut agir ! Nous ne pouvons pas laisser des milliers d'enfants de milieu défavorisé obérer leur avenir par des orientations dès le plus jeune âge qui ne leur permettent pas de développer leur intelligence à égale dignité des autres enfants. C'est autant de vies d'adultes ensuite gâchées.

Le savez-vous ? 3 millions d'enfants scolarisés dans notre pays sont dans une famille qui vit sous le seuil de pauvreté et 1,2 million vivent dans la grande pauvreté. Être scolarisé et vivre dans la grande pauvreté c'est vivre avec bien des difficultés, des problèmes de logement, parfois de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel, ou dans la voiture avec ses parents, ne pas pouvoir participer à toutes les sorties scolaires, avoir des soucis pour avoir toutes les fournitures scolaires demandées, etc.

Nous sommes la 5e puissance mondiale et il y a près de 9 millions de personnes qui vivent ou plutôt survivent sous le seuil de pauvreté. C'est indécent et si les politiques ont une part de responsabilité, chacun de nous est responsable. Chacun de nous peut agir là où il vit, dans son quartier, son travail, dans sa paroisse, etc. Nous devons agir et nous venons témoigner qu'en agissant avec les personnes les plus pauvres, ça peut faire changer les choses ! Nous n'éradiquerons pas la misère sans la participation pleine et entière des personnes les plus pauvres aux réflexions dans tous les domaines de notre société.

Vice-présidente d'ATD Quart Monde, je représente notre Mouvement au Conseil économique social et environnemental (CESE), 3ème assemblée de notre République où siègent 233 conseillers représentant la société civile. 60 associations et organisations y sont représentées.

De septembre 2014 à mai 2015, le CESE a décidé, à la suite de la loi de refondation de l'école de la République, de travailler sur *Une école de la réussite pour tous*. Nous sommes allés rencontrer les écoles et les collèges de notre pays où la réussite de tous est déjà en marche. Et il y en a bien plus que ce que l'on croit. J'ai été nommée rapporteure de ce travail pour la section Éducation, culture, communication du CESE. Qu'est-ce que la réussite de tous pour nous, pour ce travail ?

C'est de dire que tous les élèves arrivent à la fin du collège et acquièrent le socle commun de connaissances, de compétences et de culture et qu'ils choisissent leur orientation.

Pour un travail au CESE dans la section éducation, nous sommes 30 conseillers, nous venons de divers horizons, nous faisons 8 à 10 auditions, puis le rapporteur

écrit un texte que nous travaillons durant 6 à 7 réunions de section en travaillant l'accord au mot à mot. Pour ce rapport, nous avons fait plus de 200 auditions ! Car ce sujet est l'avenir de notre pays. Nous sommes ici ce soir devant vous pour vous présenter la méthode que nous avons employée pour ce travail.

Alliée d'ATD Quart Monde depuis plus de trente ans, ayant la chance de côtoyer et de travailler avec des adultes qui ont l'expérience de la grande pauvreté, je ne pouvais pas imaginer réaliser un travail au CESE sur l'école de la réussite de tous sans la participation de ceux qui sont les plus exclus de l'école. En plus des 30 conseillers de la section, la rapporteure que je suis a souhaité mettre en place un groupe que je nomme le groupe Croisement, en référence à la méthode du croisement des savoirs que nous avons utilisée. Ce groupe était composé de 5 chercheurs, 5 enseignants, 5 acteurs de quartier (éducateurs, responsables de centres sociaux), 5 parents solidaires et 10 parents qui ont l'expérience de la grande pauvreté. Il faut du temps pour se connaître et se comprendre. Ce groupe Croisement a travaillé durant sept journées, d'abord pour se connaître, puis pour travailler sur les 8 auditions faites en section.

Lors de la première rencontre pour se connaître et se comprendre, nous avons demandé à chaque groupe de pairs : « Qu'est-ce que la réussite de tous pour chacun de vous » ? Les parents qui ont l'expérience de la grande pauvreté nous ont dit que, pour eux, la réussite de tous, « c'est qu'au moins nos enfants sachent lire et écrire » ; puis le groupe Croisement a travaillé sur huit auditions faites en section au CESE (chercheurs, inspecteurs, enseignants, parents d'élèves, élèves), tout d'abord par groupe de pairs, puis en croisant ce que chaque groupe apportait. Nous avons ensuite présenté six sujets aux conseillers du CESE, sur lesquels nous avons travaillé pendant trois réunions afin de faire émerger des préconisations. Ce ne fut pas facile, comme ce n'est pas facile dans notre société car nous n'avons pas l'habitude de travailler ensemble, nous sommes des personnes vivant des réalités si différentes. Nous croyons nous connaître et comprendre l'autre, mais cela nécessite du temps.

Avant de passer la parole à mes amis du groupe Croisement, permettez-moi de vous lire un extrait de l'intervention d'un de mes collègues du CESE en séance plénière, où il parle de notre façon de travailler avec une grande justesse : « Il faut d'abord faire se rencontrer et travailler ensemble tous les acteurs internes et externes de l'école. Après un temps de méfiance réciproque, comme dans la vie des écoles, la confiance s'est instaurée, les personnages sont devenus des personnes vivantes aux prises avec les réalités de l'école. Personne n'a parlé au nom des parents en situation de pauvreté économique et culturelle, ce sont eux qui se sont exprimés et leurs propos devenaient clairs pour tous. Les prérequis de l'inclusion sont donc possibles, le croisement de tous les acteurs de l'école est possible, ce sont les premiers pas qui sont difficiles pour faire tomber les murs de la méfiance. »

Nous sommes venus vous raconter combien ce travail avec le groupe Croisement a enrichi, chamboulé, bousculé l'Avis du CESE, « Une école de la réussite pour

tous ». Grâce à ces trois réunions de travail croisées ensemble, nous avons pu écrire dans cet Avis des choses que nous n'aurions pas inscrites si nous n'avions pas vécu ces temps de rencontre et de travail ensemble. Mes amis du groupe Croisement vont vous en parler.

Vous me demanderez ce qu'il y a dans cet Avis qui vous permette de dire que l'école de la réussite de tous est possible. Je vous citerai 4 points liés entre eux pour cette école de la réussite de tous :

- que les enseignants travaillent en équipe, c'est essentiel ;
- toutes les pédagogies ne se valent pas pour la réussite de tous. Nous le disons dans ce rapport. La pédagogie de la coopération, la pédagogie différenciée, permettent davantage la réussite de tous. Alors formons les enseignants à ces pédagogies pour qu'ils les utilisent vraiment ;
- que tous les parents soient accueillis à égalité dans l'école, car ils ne sont pas tous à égalité face à l'école et aux enseignants. Ils sont nombreux à avoir peur d'aller rencontrer les enseignants et certains enseignants ont peur des parents. Alors proposons aux enseignants des formations à la connaissance des différents milieux sociaux pour qu'ils soient plus à l'aise pour accueillir tous les parents et tous les enfants dans l'école.
- une gouvernance bienveillante et exigeante. C'est elle qui est responsable de l'essaimage de l'école de la réussite de tous et qui lui permettra d'exister.

Je tiens à remercier les personnes qui sont venues avec moi et qui proviennent de toutes les régions de France.

FRANCK LENFANT¹ : Je veux vous parler de ma participation au groupe Croisement des savoirs pour la réussite de tous les enfants à l'école. Au début venir participer à ce travail me faisait un peu peur, car je me suis retrouvé en présence de personnes qui me semblaient supérieures de par leur milieu social et ça me rendait inquiet. Je me disais que ces gens n'allaient rien comprendre à ce que je voulais exprimer et vice versa. Après notre première rencontre, mes doutes se sont envolés.

Notre travail s'est effectué dans un respect et une écoute mutuelle qui m'ont surpris. Je trouve que cette façon de travailler était importante car elle permet aux plus démunis de faire entendre leurs voix, leurs avis. Par exemple, pour orienter des enfants en classe spécialisée en fin de primaire, les écoles ont recours à un volet social qui est une page de la vie de notre enfant et des familles. Ce volet fait peur aux familles en précarité, car ils ont peur de tout ce qui est à connotation sociale. On ne consultait pas les familles et on établissait un rapport auquel elles n'avaient pas été associées. Ce travail de croisement des savoirs a permis de faire retirer ce volet social de cette orientation. Ainsi les familles les plus défavorisées visées par ce volet social seront moins discriminées.

¹ Franck Lenfant est militant Quart Monde.

En conclusion, ma participation à ce travail m'a beaucoup apporté et je suis persuadé que cette méthode de travail par le croisement des savoirs doit s'étendre à plus de domaines, car elle permet de se comprendre et de mieux cerner les problèmes.

DOMINIQUE REUTER¹ : Je souhaite insister sur deux points : le temps que nous avons mis et les moments cruciaux de ce travail.

Le temps

Nous avons travaillé ensemble, et rien n'est moins simple que de vraiment travailler ensemble. Rien n'est plus productif non plus, selon moi. Ceci étant dit, des modes de travail collectif ne s'instaurent pas immédiatement. Au contraire, ils s'élaborent dans la durée, car ils doivent être identifiés, adaptés, parfois inventés, parfois corrigés. Le temps est donc une donnée fondamentale pour comprendre comment nous avons procédé et comment nous avons (en partie) réussi.

Notre travail en commun s'est étalé sur une année entière, notre présentation au CESE. a duré trois fois trois heures en réunion avec les conseillers, plus un temps de présentation de 20 minutes en séance plénière. Sans cette amplitude de temps, je crois qu'aucune écoute n'aurait pu être construite de façon bienveillante de tous côtés, je pense qu'aucun conflit n'aurait pu être désamorcé, qu'aucun bouleversement, aucune remise en cause, n'aurait pu avoir lieu parce que ces bouleversements se préparent longtemps et silencieusement pour être acceptés. Je considère aussi que la compréhension partagée est tout sauf immédiate : le sens que nous pensons donner à nos paroles n'est pas du tout celui que les personnes en face de nous leur accordent. Le « sens commun » nous échappe. Et ce « sens commun » se construit dans l'étude et la réflexion.

Ainsi nous avons dû reprendre, relire sans cesse, confronter les différentes interventions des enseignants, des équipes éducatives, des inspecteurs que nous avons écoutés. Ainsi nous avons dû travailler ensemble à écrire les réactions d'un petit groupe, à lire l'ensemble de ces réactions, les classer, les regrouper, les séparer, pour faire émerger un sens partagé. Je crois que sans ce temps long, aucun témoignage n'aurait pu trouver d'écho. Mais ce temps est aussi nécessaire pour mesurer les effets de ce travail. Certes le CESE a voté de façon favorable, mais nous savons tous que le temps de réponse des institutions n'est pas toujours celui de nos attentes. Nous devons donc rester vigilants, et tenter de ne pas perdre l'un au moins des bénéfices de ce travail, à savoir la possibilité de continuer à travailler ensemble.

J'ai parlé du temps, mais ce temps est particulier, et je voudrais aussi parler des événements cruciaux qui sont survenus, qui ont scandé ce temps, l'ont parfois ralenti, parfois accéléré.

¹ Dominique Reuter est chercheure à l'Université de Lille 3.

Les événements cruciaux

Nos présentations au CESE, en particulier, ont été scandées par des témoignages très investis, qu'ils soient les récits de parents en grande difficulté ou de membres du CESE ou de toute autre personne. Ces récits ne sont pas faciles à dire, ni à entendre. En revanche, qu'ils aient été écrits à l'avance ou spontanés, ils ont certainement contribué à faire basculer un espace très institutionnel en un espace collectif. Par conséquent, il me semble aussi intéressant de dire à quel point l'espace de la parole, le temps des discours sont à réfléchir dans leur instauration. Comment se construit l'autorisation de prendre la parole, comment se construit le discours d'autorité, comment se construit la gestion du temps des discours ? Toutes ces décisions déterminent la qualité de l'espace de travail, nous le savons, mais nous voulons continuer à le rappeler et à en témoigner.

DOMINIQUE REUTER : Babeth, que t'es-tu dit quand on a commencé la méthode du croisement des savoirs ?

BABETH TERQUEUX¹ : Je me suis dit : « Oh la la, il faut que je prenne du temps pour réfléchir, je ne peux pas y aller comme ça. »

DOMINIQUE REUTER : Et pourquoi as-tu accepté ?

BABETH TERQUEUX : J'ai réfléchi, je me suis dit que ce serait bien de surmonter ma peur, ma peur des enseignants. Je voulais aussi que mes enfants soient fiers de moi, je voulais franchir ce pas, aller vers les enseignants pour mieux comprendre leurs méthodes de travail. Et puis, au fur et à mesure, ça m'a rassurée, parce que j'avais des préjugés sur les enseignants et, en fait, je m'étais complètement trompée.

DOMINIQUE REUTER : Quand tu allais voir les enseignants, ce n'était pas simple.

BABETH TERQUEUX : C'était dur, parce que, concernant les enfants, j'avais l'impression qu'ils ne m'écoutaient pas, comme si j'étais transparente. Ils parlaient dans leur langue et moi j'utilisais des mots simples. C'était très difficile pour moi de comprendre.

DOMINIQUE REUTER : Et au CESE ?

BABETH TERQUEUX : Au début, j'avais l'impression qu'ils se fichaient du travail qu'on leur présentait. Il y en avait même qui dormaient. On leur a montré notre travail par des petites scénettes et ils ont commencé à s'y intéresser. Ensuite, on s'est mélangé à eux pour répondre à des questions, et là on a senti qu'ils étaient intéressés par notre travail. Une relation de confiance s'est instaurée. Elle ne vient pas comme ça, il faut du temps. Si je suis arrivée là à parler devant tout le monde, c'est un peu grâce aux gens d'ATD Quart Monde qui m'ont donné confiance, parce qu'avec mon passé, je n'avais pas confiance en moi.

¹ Babeth Terqueux est militante Quart Monde.

DOMINIQUE REUTER : Et les jeunes ?

BABETH TERQUEUX : Il faut les écouter. C'est leur avenir qui est en jeu. Il ne faut pas les empêcher de faire des rêves, il faut les pousser, qu'ils aillent jusqu'au bout, qu'ils puissent arriver. Il ne faut pas leur imposer n'importe quoi, sinon ils baissent les bras et ne font plus rien.

MARYLINE RENARD¹ :

La non-confiscation de la parole

Dans le groupe de travail au CESE, toutes les personnes pouvaient s'exprimer et ce qui était retenu, relevé comme important et indispensable à la réussite de tous les enfants, c'était le fruit de la réflexion de tous. Les parents qui participaient à ce travail nous ont livré leurs inquiétudes, leurs colères, mais surtout leurs espoirs pour que leurs enfants réussissent et n'aient pas la même vie qu'eux. La non-confiscation de la parole, c'est veiller à ce tous les parents soient représentés, surtout les plus éloignés de l'école.

En tant que directrice d'école en REP+ (Réseau d'éducation prioritaire plus) et avec mon équipe, nous réfléchissons à tout ce que nous pouvons mettre en place en termes d'accueil, d'ouverture pour que tous les parents prennent leur place. Nous invitons les parents à vivre des expériences positives avec l'école : fête des histoires, ateliers jeu en famille dans les classes, classe ouverte, ateliers d'écriture. Ces dispositifs ont toujours pour objectifs de renforcer les compétences parentales et de resserrer les liens école/famille.

En REP+, les parents les plus éloignés de l'école n'osent pas se proposer comme parent délégué. Ils pensent ne pas en être capables, qu'ils n'ont rien à apporter. Une maman à qui je proposais de se présenter comme parent délégué me disait : « Il y a des mamans, elles savent mieux parler que moi. » En leur proposant d'être parent délégué, nous leur signifions que nous avons besoin d'eux, que l'école et leur enfant ont besoin d'eux ; leur vécu, leur savoir d'expérience peut nous apprendre beaucoup sur la réalité des enfants de l'école.

La notion de cadre pour faire ensemble

Pour le travail avec le CESE, le paramètre temps a été important : le temps de la rencontre, de la confiance, le temps de la (re)connaissance. Avec les parents de l'école et les enfants, le paramètre temps est également très important. J'ai en tête un papa d'élève, signalé avant même sa venue à l'école par les services de la PMI et la crèche comme un papa agressif, très compliqué, n'acceptant aucune remarque sur son enfant. C'est dans la rencontre quotidienne, l'accueil au jour le jour, la prise en compte de la personne, c'est surtout dans l'écoute et la compréhension que peut

¹ Maryline Renard est enseignante, directrice d'une école maternelle.

naître un changement de comportement. Ce papa m'a beaucoup appris, il m'a appris qu'il faut très peu de temps pour détruire l'espoir, l'envie, et qu'il faut beaucoup de temps pour reconstruire la confiance et l'estime de soi. Aujourd'hui ce papa d'élève vient parler quand il y a quelque chose qui ne lui convient pas, il se met dans l'embrasement de la porte de ma classe et me fait un petit signe quand il veut me parler. Il n'est plus ou très peu sur le registre de l'agressivité. Il vient demander des explications, il veut comprendre pour aider ses enfants à réussir.

Que peut apporter aux enseignants ce type de travail, tel que celui fait au CESE ? Les enseignants qui ont entendu des parents parler de leurs vies, de leurs difficultés mais surtout des espoirs qu'ils portent dans l'école ne peuvent plus enseigner comme avant. La parole des parents, quand elle n'est pas confisquée, bouleverse ceux qui l'écoutent. J'en fais l'expérience tous les jours. Quand on se retrouve en équipe éducative et qu'on donne dans un premier temps la parole aux parents, qu'on leur permet de nous dire comment se comportent leurs enfants à la maison, leurs paroles sont toujours très bouleversantes et les enseignants qui n'ont pas l'habitude d'être en lien avec des parents aux vies compliquées sortent souvent bouleversés et ne peuvent plus faire la classe comme auparavant.

Au CESE, les parents nous ont dit : « Grâce au soutien de membres d'ATD Quart Monde, je ne lâche pas l'affaire. » Nous non plus, nous ne pouvons pas lâcher l'affaire. Nous n'avons pas le droit de baisser les bras, pas le droit de se dire qu'on travaille dans une école ghetto et qu'il n'y a plus rien à faire. Nous avons le droit de demander des moyens supplémentaires mais nous avons surtout le devoir de changer notre comportement en classe avec les enfants et avec les familles. On ne revient pas indemne d'un travail comme celui-là ! En tant que directrice d'une école maternelle, cela m'engage à aller chercher tous les parents, y compris ceux que l'on n'entend jamais, ceux qui sont invisibles, transparents.

Cela nous engage également à réfléchir à tous les dispositifs d'aide mis en place pour soutenir les élèves les plus fragiles. Prenons-nous assez le temps de regarder derrière la difficulté, prenons-nous assez le temps d'écouter les parents et de réfléchir ensemble aux solutions à trouver ? En tant qu'enseignante participante au CESE et grâce surtout aux parents qui étaient là, j'ai encore plus pris conscience que travailler avec des parents qui ont des appréhensions vis-à-vis de l'école nécessitait une grande écoute, une grande disponibilité, une confiance réciproque, mais surtout de très bons retours de la part des familles.

DOMINIQUE REUTER : Régis Félix va nous lire le texte d'un groupe de parents solidaires qui m'a accompagnée au CESE.

RÉGIS FÉLIX¹ : Parents solidaires, qu'est-ce à dire ? Aider, soutenir, défendre son enfant à l'école, c'est être parent. Être parent solidaire, c'est considérer qu'être

¹ Régis Félix est parent solidaire.

parent ne suffit pas, que la réussite de son enfant n'a de sens que si elle s'accompagne de la réussite de tous les autres enfants, jusqu'à celui que tous auraient tendance à rejeter. Très concrètement, être parent solidaire, c'est, par exemple, mettre son enfant dans l'école ou le collège du quartier alors que tous les amis conseillent de ne surtout pas le faire. Être parent solidaire, c'est donc s'engager dans l'école et avec tous les autres parents.

Que se passe-t-il lorsque des parents solidaires entrent dans une démarche de croisement des savoirs avec des personnes en situation de grande pauvreté, qui sont aussi des parents ? Eh bien ce n'est pas simple ! Ce n'est pas simple car les initiatives que l'on prend dans les écoles en croyant bien faire (par exemple, créer un espace parents, ou participer au conseil d'école avec la volonté d'y représenter tous les parents) se heurtent à une réalité : les parents les plus exclus, les plus éloignés de l'école, ne viennent pas, ne participent pas, parce qu'ils ne peuvent pas venir, parce que bien souvent leur propre histoire scolaire les a éloignés très durablement de l'école.

L'intérêt du croisement des savoirs est de provoquer une vraie rencontre entre les parents bien intégrés dans l'école et les parents qui n'y trouvent pas leur place. Et donc, au début, la confrontation est réelle – et peut même être dure – entre ceux qui pensent faire tout ce qu'il faut pour ouvrir l'école à tous et ceux qui expriment le rejet qu'ils subissent et leur vision bien différente de l'école.

C'est dans cette rencontre directe, en acceptant cette confrontation, que parents solidaires et parents en situation de grande pauvreté peuvent trouver un projet commun. La rencontre nécessite d'abandonner ses certitudes, d'oser dire ses doutes, d'accepter de ne pas être porte-parole mais de laisser la parole à ceux qui n'en ont pas l'habitude. Et puis il faut abandonner toute idée de pouvoir, aussi petit soit-il. Je crois que la rencontre est un risque, car la rencontre nous transforme, elle est irréversible. On peut avoir, en tant que parent, les meilleures intentions du monde pour tous, mais si ces intentions n'ont pas été réfléchies avec ceux que l'on veut défendre, elles ont toutes les chances de passer à côté de ce qu'il faudrait.

Une fois l'accord fait par le croisement des savoirs, il a été plus facile d'aborder les conseillers du Conseil économique social et environnemental. Le travail au CESE a permis une rencontre directe entre les conseillers et ceux qui étaient au centre du travail que nous faisons sur l'école. Avant cette rencontre, pendant les séances de travail de la section Education, culture et communication du CESE, un conseiller reprochait souvent à la rapporteure, Marie-Aleth Grard, de trop lier la question de l'école pour tous à la pauvreté. Après le travail au CESE avec toute l'équipe du croisement des savoirs, il ne pouvait plus avancer cet argument.

HUGUES D'HAUTEFEUILLE : Rémy Guilleux, quelles sont ces alliances éducatives que vous mettez en œuvre ?

RÉMY GUILLEUX¹: L'Union nationale des associations familiales (Unaf) regroupe près de 7 000 associations présentes sur le terrain dans différents mouvements familiaux très divers, ainsi que toutes les unions départementales et régionales. Les missions de l'Union nationale, institution de représentation officielle des familles, sont au nombre de quatre. La première est de donner un avis aux pouvoirs publics sur toutes les questions qui touchent à la vie des familles. C'est aussi représenter l'ensemble des familles (18 millions), dans toute leur diversité, quand elles s'adressent aux pouvoirs publics. C'est aussi un ensemble d'associations d'unions départementales qui gèrent des services en direction des familles souvent en relation avec des préoccupations territoriales. C'est aussi défendre les intérêts matériels et moraux jusqu'à la possibilité de se porter partie civile lorsque les intérêts des familles sont en cause.

Nous réaffirmons perpétuellement à l'Unaf que les premiers éducateurs sont les parents ; c'est la famille qui reste à l'évidence le lieu des premiers apprentissages, où l'on peut, dans le cadre de la fratrie, de l'environnement familial, acquérir les premiers repères et les premières valeurs. Ce qui nous importe est de porter auprès des pouvoirs publics la nécessité de soutenir la parentalité. Le soutien aux familles passe à la fois par des services (faire garder ses enfants, par exemple), mais aussi par l'organisation de lieux de parole et de partage et, au sein de réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement à la parentalité, dans le cadre des schémas départementaux des services aux familles. C'est toute une série de moyens que l'Unaf porte haut et fort devant les pouvoirs publics pour que tous les parents aient la possibilité d'assumer cette première mission.

Car être parent, accueillir un enfant, puis l'élever pour lui permettre de devenir un homme, une femme, un citoyen libre et responsable, c'est peut-être le pouvoir le plus grand, mais aussi la responsabilité la plus forte et probablement l'espoir humain le plus solide qui soient donnés aux femmes et aux hommes. Le soutien à la parentalité est pour nous un élément qui va permettre ensuite les alliances éducatives.

La relation famille/école

Si pendant de nombreuses années, les familles faisaient relativement confiance à l'école, il y avait une relation de confiance, un accompagnement de ce que pouvait porter l'école en termes de messages, de connaissances. Sans doute qu'à la maison, les savoirs scolaires prenaient du sens. La société a changé et l'école et les parents redécouvrent aujourd'hui la nécessité d'une relation plus forte entre l'école et les familles. Nous portons l'idée de créer des espaces parents dans tous les établissements, en primaire, au collège et au lycée, qu'ils aient un lieu pour se rencontrer, pour imaginer des actions, partager des préoccupations ou des projets. Ces espaces parents ne pourront fonctionner que si l'Éducation nationale les porte également. Il

¹ Rémy Guilleux est président du département Éducation-Jeunesse de l'Unaf.

faut que les chefs d'établissement, notamment au niveau du primaire, soient porteurs de ces initiatives, qu'on sente à l'intérieur de l'école une volonté d'accueil des parents, qui associe l'ensemble des acteurs, des forces vives d'un territoire pour permettre une école plus ouverte sur son milieu et les populations qu'elle accueille. Cela permettrait aux familles de mieux accompagner la scolarité de leurs enfants, en comprenant mieux le langage et les codes de l'école, et de construire elles-mêmes des réponses à la collectivité accueillie par l'établissement.

Programme Lire et faire lire

L'association Lire et faire lire, créée par Alexandre Jardin et Pascal Guénée en 1999, a pour objectif de faire de la France un pays de lecteurs, considérant que l'accès au livre est fondamental. Cette initiative a été portée d'emblée par deux réseaux, la Ligue de l'enseignement et le réseau de l'Unaf. L'idée est de mettre à disposition des livres dans différents lieux, majoritairement dans les écoles, mais aussi dans les centres aérés, les accueils collectifs de mineurs, les bibliothèques, les crèches, les relais d'assistantes maternelles, et de proposer à des aînés (plus de 50 ans) de lire des livres à des enfants, par petits groupes, pour partager le plaisir de lire, favorisant ainsi une relation intergénérationnelle très forte et une dimension éducative de transmission de parole.

L'association compte 18 000 bénévoles et concerne plus de 9 000 structures différentes, surtout des écoles maternelles et élémentaires. C'est une démarche qui nous paraît aller dans le sens des alliances éducatives.

HUGUES D'HAUTEFEUILLE : Timothée de Fombelle, vous avez écrit *Tobie Lolness*, un roman pour adolescents, qui a été traduit en 28 langues et a reçu une vingtaine de prix français et internationaux. Vous avez été professeur de lettres au nord de Paris. Que voulez-vous nous dire de l'éducation alors que vous avez quitté l'Éducation nationale « comme un déserteur », selon vos termes ?

TIMOTHÉE DE FOMBELLE¹ : Je passe mon temps à me défendre d'être un éducateur. Dans « littérature pour la jeunesse », il y a surtout le mot littérature. La littérature, c'est bien autre chose qu'éduquer, enseigner. Certains parents me demandent si leurs enfants vont apprendre des choses dans mes livres, je leur réponds non, même si au fond de moi, j'ai secrètement cet espoir. Mais ce que je cherche avant tout, c'est l'aventure, c'est le souffle de l'évasion.

À quoi sert la littérature ? À rien, c'est ça le bonheur de la littérature et de la création en général, cette chose inutile mais qui fait de nous des êtres humains. Je me défends d'être éducateur et je me sentais parfois déserteur de l'Éducation nationale. En fait, j'ai été récemment décertifié par l'institution. Et je reconnais préférer la

¹ Timothée de Fombelle est écrivain.

position d'exclu à celle de quelqu'un qui s'est planqué derrière sa table de travail pour écrire des histoires plutôt que de former des jeunes générations.

J'avais l'impression, en commençant à réfléchir à ce sujet de l'éducation, d'être un peu à côté de ce rôle qu'on voulait m'accorder dans cette table ronde. Mais je dois avouer qu'au moins je suis dans un poste très privilégié pour observer un grand nombre d'alliances éducatives. En écrivant des romans d'aventures, je désarme, par le plaisir du divertissement – la lecture est aussi un divertissement, une évasion – toute l'inquiétude des jeunes lecteurs, leurs a priori sur « qu'est-ce qu'il veut me mettre dans la tête celui-là ? ». Je les emmène simplement sur mon dos dans des histoires qui se passent ailleurs, dans un arbre-monde ou au début du XX^e siècle. Ils ont l'impression que je ne peux pas leur faire de mal parce que je les captive. C'est un travail que d'attraper au vol ces jeunes lecteurs multiconnectés qui ont mille tentations, beaucoup plus séduisantes que les sirènes de la littérature. Et pourtant, peut surgir la rencontre avec ce qu'est la lecture, avec le livre, cet objet incroyablement moderne qui projette dans un cerveau des images différentes pour chacun, cent fois mieux que les jeux vidéo. Dans un jeu vidéo, quand vous tournez à gauche, tous ceux qui tournent à gauche verront la même chose que vous alors que quand vous lisez une histoire, ce sont des images différentes qui se présentent à l'esprit de chacun.

Je suis enfin témoin du travail des libraires, bibliothécaires, enseignants, parents, qui sont certes des prescripteurs mais aussi des messagers, souvent des conteurs d'histoire jusqu'à ce que les enfants s'en emparent pour en faire un secret que l'on se transmet dans la cour d'école. On peut d'ailleurs remercier le petit Harry Potter qui a mis le livre au centre de la vie des enfants.

Oui, finalement, je dois reconnaître qu'au fil des voyages que je fais pour suivre mes héros à l'étranger, au fil de mes rencontres avec des jeunes lecteurs, que mes livres éduquent peut-être un peu. L'histoire, par exemple, devient un terrain de jeu. Que ce soit une petite humanité dans un arbre ou une course poursuite dans la première moitié du XX^e siècle, tout ce que je fais passer doit rejoindre le lecteur de manière indolore et faire bouger un petite chose chez lui. Je me dis chaque jour que c'est une immense responsabilité que d'écrire pour de jeunes lecteurs qui seront touchés à vie par leurs lectures.

VÉRONIQUE DUVEAU : La Fondation Croissance responsable, que vous dirigez, en offrant des stages aux enseignants dans les entreprises, montre une alliance éducative. En tant que président de la transformation numérique du Medef, comment voyez-vous les alliances éducatives entre le monde de l'entreprise et le monde de l'école ?

CHRISTIAN POYAU¹ : La Fondation est rattachée à l'Institut de France. Le point initial était la volonté d'échapper un peu aux chapelles que l'on aime bien en France. En

¹ Christian Poyau est PDG du groupe Micropole et co-fondateur de la Fondation Croissance responsable.

tant que chefs d'entreprise, notre souhait est de nouer plus de contacts avec le monde éducatif, puisqu'il y a un lien évident, l'école ayant l'objectif de former des citoyens, mais aussi de former à un métier pour trouver un travail. Nous avons mis en œuvre des stages de professeurs en entreprise destinés aux professeurs d'enseignement général de 3^e et de seconde, aux conseillers d'orientation, aux chefs d'établissement. Ils passent une première journée à l'Institut de France où on leur présente les diverses fonctions au sein des entreprises et quelques notions micro-économiques. Ils vont ensuite passer trois jours en entreprise, non pour les former, mais pour qu'ils se rencontrent, échangent, pour mieux comprendre comment fonctionne une entreprise au quotidien. Et ceci dans des entreprises très diverses et de toutes tailles. Cela fonctionne en région parisienne, mais aussi à Nice, Bordeaux et Rennes. Un peu plus de 700 professeurs ont suivi ces stages à ce jour et nous avons 100 % de réussite. Les professeurs de 3^e s'inscrivent, par exemple, pour aider leurs élèves à trouver un stage (seuls 70% des élèves y parviennent). Le second intérêt est de leur fournir des arguments pour donner de l'intérêt à leur matière, comme ce professeur d'anglais échangeant avec des ouvriers contraints de lire des notices en anglais.

Il y a aussi un intérêt général des professeurs à mieux connaître l'entreprise. Ce qui les surprend le plus, c'est la diversité des parcours. Ils voient qu'on peut changer, évoluer, aller dans une autre voie. Ils ont souvent une vision très hiérarchique de l'entreprise et découvrent des relations humaines normales, identiques aux autres organisations. Ils sont surpris par le fait de se mettre autour de la table pour discuter, de ne pas toujours être d'accord et, à un moment donné, de trouver un consensus et de l'appliquer. Les professeurs sont souvent très seuls dans leur pratique quotidienne. Le stage leur permet aussi de présenter la réalité de leur quotidien, ce qui n'est pas si courant, et de faire percevoir cette réalité-là à ceux qui ne la connaissent pas.

Au moment du débriefing, ils affirment tous ressortir de ces trois jours avec une vision différente de l'entreprise, qui n'est pas un lieu idéal, ni un lieu de souffrance extrême, mais un lieu où des hommes et des femmes ont une communauté d'intérêt à un moment donné.

Nous avons l'impression d'œuvrer modestement, mais activement, à ce que ces deux mondes se rencontrent pour qu'au final nos enfants trouvent leur voie et soient mieux aidés et guidés par leurs professeurs.

VÉRONIQUE DUVEAU : Comment voyez-vous les alliances éducatives au sein d'Apprentis d'Auteuil ?

NICOLAS TRUELLE¹ : Nous sommes avant tout des praticiens auprès de jeunes et de familles qui rencontrent au quotidien des difficultés familiales, sociales ou d'apprentissage, qui conduisent souvent à des situations d'échec, voire d'exclusion. On va

¹ Nicolas Truelle est directeur général d'Apprentis d'Auteuil.

alors parler de décrochage scolaire, d'exclusion du monde du travail. Nous sommes confrontés avec eux à ces situations que nous cherchons à prévenir, à guérir dans certains cas et, dans tous les cas, à accompagner en sachant que c'est un travail de longue haleine. Ce n'est pas nouveau. Nous fêtons nos 150 ans cette année et l'intuition n'a pas changé depuis sa création : il y a en chaque jeune quelqu'un qui mérite « d'être debout » selon les mots du père Brottier, notre re-fondateur.

Je voudrais tout d'abord préciser une chose : pour faire alliance, il faut poser un cadre, un lieu, un contexte fait de règles et de rites, il faut être dans un lieu où l'on se sent bien. Ces rites et ces règles vont permettre de se sentir bien. Je me souviens d'un jeune qui avait passé toutes ses années de collège chez lui. Il était atteint de phobie scolaire et ne pouvait pas sortir de chez lui. Il avait repris chez nous, dans un accueil éducatif de jour, progressivement, le chemin de l'école. Il m'avait dit : « J'ai pu le faire parce que j'ai trouvé ici une bonne ambiance. » Il faut réfléchir à ce qui nous entoure et redonner les conditions favorables à plusieurs alliances.

La première alliance, c'est celle avec les jeunes eux-mêmes. C'est la décision que va prendre un jeune de faire de nouveau confiance aux adultes. Comment fait-on ? Ce serait bien long de le détailler. Un jeune à qui je demandais comment il avait fait pour reprendre goût à l'école m'a répondu : « Ici on n'efface pas trop vite le tableau. » Il avait des difficultés d'apprentissage et le temps de relever la tête, le tableau était déjà effacé. Il faut trouver le moyen de se déplacer sur le terrain du jeune, dans ses fragilités, pour trouver ses qualités avec lui. Cela suppose aussi une alliance entre tous les adultes qui accompagnent ce jeune.

La deuxième alliance, c'est avec les familles, évidemment. Un de nos directeurs d'établissement me disait : « Il n'y a pas de parcours possible pour un jeune si, d'une manière ou d'une autre, il n'y est pas autorisé par ses parents, même si sa relation avec eux est difficile. » C'est indispensable parce qu'on parle de l'éducation à la vie dans toutes ses dimensions et c'est la famille qui va donner un premier modèle de cette vie en société.

La troisième alliance est fondamentale pour nous, à Apprentis d'Auteuil. Nous parlons de tous les apprentissages, mais en particulier ceux qui permettent l'insertion dans la vie sociale et professionnelle. Alliance donc avec ceux qui vont employer ces jeunes : les entreprises. Les représentations sont nombreuses, entre parents et professeurs, entre entreprise et école, entre entreprise et services éducatifs, et souvent placées sous le signe de la défiance réciproque.

Selon un sondage que nous venons de publier, 75 à 80 % des jeunes et de leur famille pensent que l'école va leur donner les savoirs de base. Alors que les chefs d'entreprise, à 75 %, ne pensent pas que l'école forme des jeunes qui vont pouvoir s'intégrer dans le monde de l'entreprise. Il y a un quiproquo terrible : d'un côté, des jeunes et des familles qui font confiance à l'école et, de l'autre, des chefs d'entreprise qui ne pensent pas que l'école peut répondre à leurs besoins. Il faut retrouver un

accord de fond entre école et entreprise et faire l'alliance globale entre les jeunes, les familles, l'école et l'entreprise, sinon nous ne pourrions pas faire face à ces chiffres effarants : 1,9 million de jeunes de 15 à 29 ans ne sont ni en emploi, ni en formation ; plus de 2 millions de jeunes de 18 à 30 ans vivent sous le seuil de pauvreté.

On parlait de rêves : j'ai vécu dans l'arbre de Tobie Lolness et il m'a fait grandir avec mes enfants. Oui, Timothée de Fombelle, vous participez à notre projet éducatif. Comment redonner le rêve dont tous les jeunes ont besoin ? Comment imaginer arriver dans les plus hautes branches de l'arbre quand on est placé dans une situation où apparemment tous les rêves sont interdits ?

En préparant cette intervention, j'ai demandé à des jeunes du Val d'Oise d'un lycée agricole ce qu'il serait important que je vous dise. Une jeune fille m'a dit : « Dites-leur : prenez le temps de nous écouter. » Ces alliances supposent de se donner le temps d'une écoute entre tous, jeunes, parents, éducateurs, entreprises, avant de se précipiter sur des solutions. Sinon, nous nous retrouverons, de réforme en réforme, et de grand plan en grand plan, à faire les mêmes constats des mêmes échecs. Alors prenons le temps de l'écoute.